

## Les Cheveux de Mariette.

Les beaux cheveux longs, les beaux cheveux blonds qu'elle avait la petite Mariette !... Longs à lui tomber jusqu'aux jarrets quand il lui prenait la fantaisie d'enlever son peigne d'une main preste, et de remuer la tête d'un air mutin, comme une fauvette qui secoue ses plumes. Et blonds, d'un adorable blond de moisson mûre, avec des reflets d'or qui donnaient à croire qu'elle emprisonnait le matin, en tordant ses cheveux devant la fenêtre, les rayons de soleil trop curieux qui s'attardaient indiscrètement à baiser ses blanches épaules. Ah ! les cheveux blonds de Mariette... Plus d'un gaillard de vingt ans en avait rêvé et s'en était tissé d'imperceptibles hamacs à bercer ses amoureuses songeries ! Mais va-t-on voir s'ils viennent, Jean ! Mariette, un beau jour s'était mariée.

Et justement, comme pour faire la niche au proverbe, c'était Jean qu'elle avait choisi.

Qui ça, Jean ? Ma foi Jean ! qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? L'avez-vous connu ? Non. Alors, je vous dirai son vrai nom que vous n'en seriez guère plus avancés. Pourtant, c'est bien le moins que je vous présente un brin le mari de notre amie Mariette. Un brave garçon pas beaucoup plus vieux qu'elle, riant clair comme elle des yeux et des dents, et tout disposé à jouer à la vie cette bonne farce de la prendre au sérieux comme un aphorisme de Joseph Prudhomme. Au besoin il eût poussé l'irrévérence jusqu'à faire la charge de cette vieille renfrognée, ayant justement été doué par la nature d'une aptitude toute spéciale à manier le crayon. C'était même sur cette aptitude qu'il comptait pour faire un bout de chemin dans le monde... à moins que ce ne fut un trou dans la lune. Admirable insouciance, que restent seuls coupables de comprendre ceux qui ont été capables d'avoir vingt ans, talent infiniment plus rare que ne le pense le troupeau des vulgaires humains !

Donc, Mariette et Jean s'étaient épousés. Pourquoi ? Tiens, cette bêtise ! Parce qu'ils s'aimaient, parbleu ! Quant à vous dire comment ils s'en étaient aperçus, c'est ce que je ne saurais faire. Le savaient-ils eux-mêmes ? Je n'en voudrais pas jurer, Jean, qui traitait Mariette en camarade, avait le cœur sur la main ; un soir qu'il lui avait serré les doigts plus longtemps que de coutume, Mariette avait trouvé ce cœur-là dans la menotte. Cet étouffé de Jean l'y avait oublié. Pour le punir, Mariette le garda. Sur l'honneur, voilà toute l'histoire.

D'ailleurs, pas le sou, ni l'un ni l'autre. Le lendemain du mariage, Jean, fouillant dans ses poches, y trouva trois francs.

—Nous n'irons peut-être pas très loin, avec ça, dit-il.

Ils allèrent du moins jusqu'au dîner, qui fut sommaire. Mais ils se rattrapèrent au souper, un souper de caresses friandes, où ils mirent les baisers doubles, les gourmands !

\* \*

—Le lendemain, Jean reçut, comme une tuile, une fortune sur la tête : cent piastres. Un oncle qui lui envoyait son cadeau de nocces... Après s'être mutuellement pincé pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, le couple fit des projets. S'il ne parla pas d'acheter la veille, c'est uniquement parce qu'il n'aurait su qu'en faire. Mariette, la première reprit son sérieux. Une femme de tête, Mariette !

—Donne-moi ça, dit-elle. C'est moi qui tiendrai la caisse. Il faut être économe et penser à l'avenir !

Jean, d'un geste royal, lui tendit la bourse, et, de ce jour, se reposa dans une sécurité profonde. Une seule idée le chiffonnait un peu. Quand il

descendait dans la rue et se voyait dans la glace d'un magasin, il se trouvait une mine de bourgeois, et se tâtait pour voir s'il ne prenait pas déjà du ventre. Alors, pour se faire maigrir, il courait dans les rues, cherchant de l'ouvrage... pour plus tard.

Au bout de quinze jours, la caissière Mariette commença à sentir de vives inquiétudes. C'était à ne pas y croire : les cent piastres avaient l'air de tirer à leur fin ! Était-ce possible ? N'y avait-il pas là-dessous quelque magie ? Mariette devint grave, réfléchit longtemps, et prit son parti.

—Tu sais, dit-elle, le soir, à Jean ; il faut que d'ici à huit jours tu aies trouvé de l'ouvrage.

—Je veux bien. Mais pourquoi cet air sérieux ? Est-ce que nous n'aurions plus d'argent ?

—Si, si ; seulement il ne faut pas qu'un homme reste à rien faire.

—Tu as raison. Aussi je cherche. Mais ce n'est pas facile à trouver.

Huit jours après, la caissière Mariette était fort soucieuse. Il n'y avait pas à se le dissimuler, la famine était là. Elle ne dit rien à Jean, sachant bien que le brave garçon cherchait pour de bon de la besogne. Mais elle s'évertua de son mieux à conjurer la terrible échéance de la misère, dont elle pressentait maintenant les cruelles revanches. Elle fit des prodiges d'économie, tondant sur un œuf avant de le casser, l'espoir de sa prochaine omelette.

Au bout d'une semaine de ce régime, Mariette était devenue la plus avisée des ménagères, et la plus habile aussi, car Jean, toujours sans travail, ne s'était aperçu de rien.

\* \*

Or, un matin, comme Jean venait de partir, Mariette fut prise d'une affreuse envie de pleurer. Une piastre... il lui restait une piastre, juste de quoi vivre deux jours, et encore !... Décidément, les choses menaçaient de tourner au noir. Elle s'habilla, cependant, non sans pousser deux ou trois gros soupirs. Comme elle se coiffait devant sa glace, elle s'aperçut qu'elle n'avait plus d'épingles à cheveux.

—Bon, gémit-elle, encore une dépense !

Quand elle fut dans la rue, elle entra chez le coiffeur du coin, prendre un paquet d'épingles de deux sous. L'artiste capillaire était dans un coin de sa boutique, fort occupé à tresser une natte de cheveux blonds, fichée par un clou à une tête en bois.

—Vous n'avez pas besoin de ça, vous, pas vrai, la belle ? fit-il d'un air galant en clignant de l'œil vers le chignon de Mariette.

—Dame, non, répondit celle-ci. Et heureusement, car ça doit coûter cher ?

—Heu, dans les cinq piastres !

—Ça ?

—Mais oui, ça. Vous comprenez bien qu'une fois travaillé, ça prend du prix.

—Bien sûr ! mais rien que les cheveux, ça vaut déjà quelque chose ?

—Je vous crois ; en voilà bien pour trois piastres !

—Pour trois piastres ? mais alors, pour combien en ai-je donc sur la tête ?

—Voyons voir.

Mariette enleva son peigne, et, d'un coup de tête, fit tomber la blonde cascade de ses cheveux.

—Fichtre, dit le coiffeur, voilà une belle toison !

Mais il se ravisa soudain, et, flairant une affaire :

—Vous en avez bien là pour... oui, bien payé... pour un billet de vingt piastres ! Êtes-vous vendeuse ?

—Pas aujourd'hui, répondit Mariette, en se re-

coiffant d'un tour de main. Mais un de ces jours, peut-être. Ça me fatigue la tête, depuis quelque temps.

—Mais, sans les couper tout d'un coup, on pourrait s'arranger. J'achète aussi au détail, vous savez ?

—C'est bon, c'est bon. Nous verrons ça un de ces matins.

Et Mariette, un peu pensive, remonta chez elle. Jean venait d'y entrer pour déjeuner.

—Dis donc, fit Mariette avec un éclat de rire, sais-tu ce que le coiffeur d'en bas me proposait tout à l'heure ?

—Non.

—Il voulait me donner vingt piastres pour mes cheveux.

—Quelle idée folle !

—Hé, on ne sait pas ! Le jour où on n'aurait plus d'argent, ça pourrait être une ressource.

Un jour, s'approchant de sa femme, il s'arrêta soudain.

—Tiens ! c'est drôle, fit-il, on dirait que tes cheveux diminuent !

—Tu crois ? dit Mariette, en les roulant vivement dans ses deux mains. Oui, en effet, il me semble bien qu'ils tombent un peu, depuis quelque temps.

Mais sois tranquille, si je conclus aujourd'hui mon affaire, nous les ferons repousser, tes cheveux, je t'en réponds !

Sur le coup de midi, Jean rentra, lui, si vivement qu'il faillit faire sauter la porte.

—Ça y est ! s'écria-t-il. Marché conclu. Il paraît que j'ai du talent, beaucoup de talent. On m'engage : soixante piastres par mois ! Et, pour commencer, quinze jours d'avance... Tiens, regarde plutôt : je ruisselle d'or !

Et, superbement, le victorieux Jean égrena vingt piastres sur la table.

Mariette, toute saisie, le regardait avec admiration.

—Hé, bon Dieu, s'écria-t-elle tout d'un coup, qu'est-ce que c'est que toutes ces bouteilles ?

Ça, répondit Jean, c'est pour faire repousser vos cheveux, madame !

—Et tu en as pour ?..

—Dix piastres, pas davantage.

Mariette pensa tomber de son haut.

—Eh bien, s'écria-t-elle, tu as fait là un beau coup !

—Comment ça ?

—Mais, malheureux, ils ne tombaient pas mes cheveux... Tiens, regarde !

Et saisissant à deux mains sa fauve crinière, elle tira dessus sans sourciller. Puis, comme son mari, stupéfait, restait bouche bée, elle partit soudain d'un franc éclat de rire.

Mais Jean, tout d'un coup, s'approcha d'elle, et, lui saisissant les mains, il les écarta vivement.

—Ce n'est pas possible ! fit-il d'une voix altérée.

—Pourquoi, pas possible ? répliqua Mariette.

—Coupés !... Tu les as fait couper ?

—Dame ! il a bien fallu vivre, depuis un mois que nous n'avons plus rien !

Jean demeura un instant muet, sans bouger. Puis, doucement, il attira sa femme sur sa poitrine et posa ses lèvres sur son front.

Or, comme elle se laissait faire, sans mot dire, Mariette sentit deux grosses larmes qui lui tombaient sur les yeux.

—Grand fou ! dit-elle en souriant, sois donc raisonnable. Ils repousseront, sois tranquille, car voilà deux gouttes d'eau qui valent mieux que tes douze flacons !

JOSEPH MONTET.